

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 31 (1893)  
**Heft:** 5

**Artikel:** Un paysan vaudois : au banquet du Grand Conseil : du 1er février 1893  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-193466>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**Un paysan vaudois**

AU BANQUET DU GRAND CONSEIL  
du 1<sup>er</sup> février 1893.

Tous nos journaux ont parlé de ce banquet de fin de législature qui a été fort gai. On sait qu'après le discours de M. Ceresole, la réunion de nos députés a pris une tournure tout à fait familière. M. Emile Favre, député d'Echallens, est entré dans la salle vêtu d'une blouse, et a adressé à ses collègues ce discours en patois :

Bondzo monsus lé conseillés !

Vo zité ébahi dè mè vairé et vo démandou bin estiusa dé veni vo dérindzi dein voutron banquiet.

Je veniou d'ao Dzorat et ne mè mécliou pas bin dè politica : tot justou po liérè lè papâi et savâi on bocon cein que sè passè ; mâ stau dzo passâ mè su de : « Vouaique la tenablia d'ao Grand Conset » que va fini, noutrè grand conseillés » van rintra tzi leu et sè porrâi que quo- » qué-zons ne revignont pas. Té foudrài » portant lè zavâi vu on iadzou. » N'est pas que n'en cognaisso dza coquè-zons, d'abô lè noutrou et poui Ruffy lou conseillé d'Etat, que vin quoquè iadzou per tzi no ein colonet et qu'on m'a montra.

Mè su dan revou on bocon, ié met ma rouillièr, prâi ma carletta et ma canna et mè su inbantzì po Lozena.

Su arrevâ à la Cîtâ d'abô apri midzo et ié reincontrâ l'ussi Thuilâ dè Fraïdévela, qu'est ion dé mè zamis, n'in éta ào catzimou enseimblou. L'ai ié démandâ se lo Grand Conset sè teniai adi ào mimou indrâi, et m'a de què oï. Mâ tî trâo tâ, que mè fâ, ie vinian dé parti.

— Mâ volian revenista véprâ ào quiet ? — Ouâh ! l'an fini l'ao séance.

Bon ! que mè su de, san bin adi lè mimou ! L'an dza gagni l'ao dzorna et onna balla dzorna ! peindeint que no no faut no lévâ à trai z'hârës dâo matin ein tzautin et à cinq hârës ein hiver et no escormantzi quantié à n'hârës dâo né po gagni onna tota petita dzorna !

Mâ, à prouprou, dis-mè vâi io porré ein vairé quoquès-zons ?

— Te n'à qu'à allâ ào Casino-Théâtre io san zu dinâ ti einseimblou.

— Caise-té fou !... ti einseimblou !... d'ai ristous, d'ai radicò, d'ai mitous et d'ai socialistres. Te ne mè fari pas avala clia que.

— Se te ne vaô pas mè crairè, va lai vairé.

— Iamère prau lâi alla ; mâ nousou pas.

— Va l'ai adi, tè volian bin rechâidré, san dâi bons lulus.

Le su dan veniai avô, mâ grulâvou on bocon dein mè tzaussés ein arrouveint. Quand ié su que l'étai on artilleu que coumandavè perque, cein m'a rassurâ on bocon, po cein que ié fé mon serviciou militierou dein l'artilliéri.

Ié fé dèmandâ à cé artilleu se poivou intra et m'a de qu'oï. Mè gênavou on bocon peindeint que vo z'accutavè cliâu bio discou et ie su resta su lou leinda dé la porta à accuta assebin, mâ quand monsu, Cérésôle la zu fini su intra et mè vouaïque !

Ora, laissi mè vâi derè lou pliési que ié dè vo vairé ti einseimblou et d'accuta cliau discou dé pé et de fraternité.

Né rein à vo derè et à vo coumanda ; mâ cein est bin veré que per tsi no on voudrâi que cé miquemaque botzâi et que vo ne seyi pas adi à vo tzecagni et à vo méprezi. Voeique lé zélekchons que van veni, lè papâi van derè cliau que ne san pas dè lâo bô, lè traïta dè canaillès, dè bracaillons, dè géomètres, dè crouïo citoyens et treinté six autrès bougréri dè noms et derè que ne lâi a rein qué cliau dé lâo parti que san dâi bons citoiens ! Eh bin, l'est cein que foudrài vairé botzi. N'amin ti noutron pâi et no faut tâtzi dè no zaccordâ po son bin.

Cein que désirou por vo l'est que vo vo z'accordâi adi coumeint ora et se vo vo zeinteindè bin vo porria bin ti réveni !

Ora iamérâ prau bâré quartetta avoué vo, se vo voliai mè lou permettrè et férè on bocon vourta cognessance. Yé oïu parlâ dâo conseillé dai zovrài, que l'an bin lou drai d'in avâi ion. On m'a de que l'étai on to bio luron et mè farâi pliési de lâi serra la man, se l'est perque.

A la voutra !

**LA FIANCÉE ÉTERNELLE**

par EUGÈNE FOURRIER.

## II

Cette découverte la troubla et la rendit toute honteuse. Elle se permettait d'aimer quelqu'un ? Elle se rassura. Lui, ce n'était pas quelqu'un, c'était... lui ! Elle ne douta pas un instant que son amour ne fût partagé ; il lui eût paru impossible qu'il en fût autrement. Elle devint songeuse. Elle se rappelait les plus petits événements de leur enfance ; elle s'abîmait dans des rêveries sans fin. Elle se promenait des heures entières dans le jardin où ils avaient tant de fois joué ensemble ; il n'y avait pas un coin, pas une allée qui ne lui rappelât quelque souvenir. Ici, elle était tombée, il l'avait relevée ; comme elle boitait, il l'avait portée dans ses bras jusque chez ses parents : là, il avait dénoué ses nattes et admiré ses grands cheveux. Elle avait fait une maladie et dans sa convalescence il ne l'avait pas quittée. Elle se remémorait surtout cette journée où ils s'étaient promenés tendrement pressés l'un contre l'autre, les baisers sur le cou ! Elle n'oubliait rien. Confante, elle attendait.

Son émoi fut grand lorsqu'elle apprit qu'il allait revenir. Il avait écrit qu'il arrivait. A partir de ce jour elle apporta un grand soin à sa toilette, elle devint coquette. Elle se coiffait et se décoiffait dix fois dans la journée, ne se trouvant jamais bien. Elle consultait son miroir à chaque instant : si elle allait ne pas lui plaire ? Son miroir la rassurait, elle n'était

pas trop mécontente de sa figure. Modestie à part, on pouvait trouver plus mal.

La joie la rendait folle ; elle, si calme d'habitude, elle redevenait enfant : elle chantait, riait pour un rien. Elle pensait à lui constamment, se posait mille questions : Comment serait-il ? Avait-il beaucoup changé ? L'aimerait-il toujours ? Elle en rêvait toute la nuit.

Enfin, il arriva. Elle l'attendait à la gare avec ses parents. Il avait changé, en effet, il avait grandi ; c'était un beau garçon à l'air distingué, un peu froid. Il était bien mis ; une redingote sortant de chez le bon faiseur emprisonnait sa taille svelte. Le chapeau à haute forme lui allait à ravir. Ses sourcils, d'un noir de jais, se détachaient sur son teint pâle et lui donnaient une physionomie câline ; des favoris naissants encadraient ses joues. Il était très bien.

Elle resta en admiration, comme hypnotisée. Son cœur battait à tout rompre sous son corsage. Très correct, il lui prit la main qu'il pressa légèrement ; elle pensa qu'il aurait bien pu l'embrasser.

L'entrevue fut un peu froide. Il ne la touoya plus. Elle fut réservée comme doit l'être une jeune fille. Depuis qu'elle n'était plus ignorante, qu'elle savait que c'était de l'amour qu'elle éprouvait pour lui, elle était moins hardie. Elle aurait voulu le trouver plus expansif, quoi qu'elle sentit bien qu'il ne pouvait plus la traiter en gamine. Il ne repartait que dans trois mois ; ils renoueraient leurs bons rapports d'autrefois.

Dès lors, elle passa son temps à le guetter ; le voir passer, c'était son bonheur. Elle se plaçait près de la fenêtre, elle n'en sortait plus. Souvent elle le rencontrait avec le docteur Grivet, un vieux médecin ; ils causaient sérieusement.

Un soir, ils furent réunis. Pour fêter le retour de l'étudiant, ses parents invitèrent les siens à dîner ; elle fut placée à côté de lui.

Il fut rempli d'égards. Il mit la conversation sur le terrain scientifique ; comme tous les débutants, il avait le feu sacré. Il lui parla de ses études, de ses intentions ; il se préparait à concourir pour l'internat. Il lui expliqua ce que cela signifiait, il espérait être reçu.

Elle l'écoutait religieusement, approuvant à l'avance, mais elle eût préféré qu'il parlât d'autre chose : de leur enfance, des courses dans la forêt, des joyeuses parties de campagne, des baisers sur le cou !

Il n'avait pas l'air d'y penser, ni de faire attention à sa coiffure, qui cependant n'avait jamais été mieux réussie.

Il la regardait, mais il ne la voyait pas ; la science est une terrible rivale.

Il lui avoua qu'il avait le dessein de rester à Paris, qu'il préférait le séjour de la capitale à celui de leur petite ville.

Cette fois, elle combattit son projet. Elle était indignée ! Elle détestait ce Paris qui voulait lui prendre tout ce qu'elle aimait au monde.

— Rien ne vous attire donc ici ? demanda-t-elle en le regardant tendrement.

— Sans doute, j'ai mes parents, dit-il.

— Eh bien, et vos amis, ne les comptez-vous pas ?

Il s'excusa par politesse.

Après le dîner, elle l'emmena dans le jardin. Elle lui parla de leur enfance. Il écoutait d'un air distrait. Quand ils arrivèrent près de la tonnelle, à l'endroit où il l'avait embrassée :